



La prise de contact de la commission d'enquête à Glozel : la première fouille.

A l'intérieur du grillage : à gauche, appuyé sur sa canne, le D^r Mosnier, qui, le premier, signala au D^r Morlet les trouvailles de Glozel ; derrière lui, M^{me} Forrer, puis, plus à droite, debout (coiffé d'un feutre), M. Tricot-Royer, professeur à la Faculté de Louvain, venu en journaliste. Accroupis, en train de fouiller, au premier plan, l'abbé Favret et miss Garrod (tous deux en béret), puis, un peu au-dessus, M. Hamal-Nandrin et, derrière lui, la main au menton, M. Pittard. Derrière ce groupe, le D^r Morlet, l'index tendu vers la tranchée. Coude à coude avec le D^r Morlet et nu-tête, M. Bosch-Gimpera ; et, de face, incliné, également nu-tête, M. Forrer. A droite, en salopette, M. Peyrony. Derrière le grillage, en veste paysanne, le grand-père Fradin.

GLOZEL

LES FOUILLES DE LA COMMISSION D'ENQUÊTE

La « bataille de Glozel » a singulièrement évolué en deux mois.

Ici même, le 3 septembre, j'essayais d'en situer les positions. Le conflit semblait devoir se réduire à une lutte, théorique encore que vive, entre : les partisans du sorcier gallo-romain responsable, selon M. Camille Jullian, de l'étonnante collection préhistorique accumulée à Glozel, ainsi que du « bric-à-brac » magique comprenant les fameuses tablettes d'argile, — et les défenseurs d'une écriture préhistorique dont ces tablettes seraient des spécimens antérieurs à toute inscription classique connue, MM. Salomon Reinach, Loth, Espérandieu soutenant cette dernière thèse énoncée dès l'origine par le docteur Morlet.

Depuis, sous l'impulsion de M. René Dussaud, conservateur au Louvre et confrère en inscriptions et belles-lettres de MM. Jullian et Reinach, un troisième parti s'est formé, ainsi que nous l'avons indiqué le 8 octobre : M. Dussaud affirme que tous les objets caractérisant le gisement de Glozel, tablettes, idoles, poteries, galets gravés, sont faux. Voilà qui trancherait le débat, mais au prix d'une accusation grave contre un faussaire jusqu'ici introuvable, que M. Dussaud se complait, d'ailleurs, à désigner comme un fantôme : l'Esprit de Glozel.

L'ACTE D'ACCUSATION DE M. DUSSAUD

Pour étayer son accusation, M. Dussaud affirme qu'il n'a pas à sortir de sa spécialité, l'épigraphie orientale.

Comparant l'écriture de Glozel à celle de la Phénicie antique, il pense avoir démontré que les signes alphabétiques des tablettes glozéliennes sont empruntés au « sarcophage d'Eshmounazar », — ce qui serait très grave, en soi d'abord, et, plus encore, au regard de la chronologie. Le sarcophage d'Eshmounazar date du cinquième siècle avant J.-C. ; son sculpteur est le contemporain de Phidias. Si « l'Esprit de Glozel » avait connu un autre sarcophage, celui d'Ahiram, recouvert,

lui aussi, d'écriture phénicienne, mais tellement ancien que le roi Priam aurait déjà pu sans déchoir l'exposer dans son Louvre, l'Esprit aurait certainement évité d'emprunter l'alphabet glozélien au jeune Phénicien d'Eshmounazar. Il aurait copié Ahiram, relativement plus proche des temps préhistoriques. Mais le sarcophage d'Ahiram, découvert seulement en 1923 par M. Dussaud, n'a été vulgarisé qu'en 1926 dans un ouvrage du docteur Contenau : *la Civilisation phénicienne*. Les tablettes de Glozel étaient déjà éditées.

Ce n'est, d'ailleurs, pas la seule imprudence bibliographique que l'Esprit aurait commise. Il a corsé son alphabet phénicien de signes « ibériques » puisés dans certain numéro de la revue *Portugalia*, qu'aurait communiquée au docteur Morlet M. Salomon Reinach. Ce périodique décrit en effet plusieurs tablettes découvertes, voilà trente ans, à Alvao (Portugal) et dont les inscriptions évoquent celles de Glozel.



Miss Garrod, à plat ventre, examinant une des tombes découvertes en juin.

LA DÉFENSE DE GLOZEL

A cela, MM. Morlet et Reinach répondent que la revue portugaise fut seulement expédiée à Vichy pour confirmer une exclamation jaillie spontanément à Boulogne, chez M. Salomon Reinach, au cours d'un examen des pièces de Glozel : « Mais c'est de l'Alvao ! » La parenté de Glozel et d'Alvao devient alors la cause et non l'effet de l'envoi de *Portugalia*.

Quant au prétendu plagiat phénicien, M. Morlet rétorque que l'alphabet glozélien comporte 130 signes, dont 15 seulement se retrouvent sur l'épithaphe d'Eshmounazar, comme dans la plupart des alphabets archaïques.

Si, maintenant, vous voulez bien vous rappeler que le sorcier de M. Jullian ne renonce pas à ses droits et coexiste toujours avec l'Esprit de M. Dussaud, nous conviendrons qu'il faut demeurer indécis entre le latin authentique de l'un et le pseudo-phénicien de l'autre. D'autant que, samedi 12 novembre, M. Jullian publiait une nouvelle lecture « gallo-romaine » de la plus importante, peut-être, des tablettes de Glozel : une brique trouvée en 1924, antérieurement à la venue de M. Morlet. Cette brique, cuite au feu (contrairement à la technique courante de Glozel), M. Dussaud m'expliquait précisément, jeudi, qu'elle était la plus manifestement fautive : « Un graffiti très maladroit ! » Dans ce graffiti, M. Jullian lit ceci, dûment traduit en français : « A la nouvelle lune, autour des Calendes d'avril, allez au Sichon prendre des bains. » Peut-être, remarque le savant latiniste, s'agissait-il déjà de la station de Vichy, appelée *Suxon*, du nom même de la rivière, ainsi qu'il arrive souvent (exemples : Essonnes, Yerres). Voilà donc, diront les ironistes, notre magicien gallo-romain devenu médecin traitant, j'allais dire courtier de publicité.

Au milieu de conceptions aussi contradictoires, auxquelles il faudrait, pour être complet, mêler les discussions des préhistoriens que désorientent l'étrangeté du site et celle des objets autant que la forte personnalité du docteur Morlet, celui-ci réclame avec insistance une place éventuelle pour l'authenticité pure et simple du gisement « néolithique » de Glozel.

Cette revendication, justifiée par trois ans de travail acharné, vient d'être examinée sur le lieu même des fouilles par une commission internationale de sept préhistoriens, désignés par le récent congrès d'archéo-



M. l'abbé Favret, le lundi 7 novembre, au matin, a trouvé, sous son couteau, une « différence de coloration » sur quelques centimètres; il s'agit, probablement, d'une tablette inscrite. Avant d'aller plus loin, les membres de la commission ont bien voulu suspendre la fouille pour permettre à l'opérateur de *L'Illustration* de photographier soigneusement le front de taille.

Phct. H. Besson. — Ces deux clichés, que l'on peut aisément agrandir, constituent, pour les géologues, de précieux documents concernant la virginité du terrain.



Après un quart d'heure de travail méticuleux, effectué, avec l'approbation générale, par le D^r Morlet, la tablette pressentie apparaît en relief, détachée de la terre environnante. Emile Fradin prendra ensuite la trique sur une bêche où, scellée par des bandelettes, elle attendra qu'une dessiccation suffisante permette l'examen de l'écriture.

logie d'Amsterdam et agréés sans discussion par le docteur Morlet.

LA COMMISSION D'ENQUÊTE SUR LE TERRAIN

Le samedi 5 novembre, tout le monde étant réuni sur les bords du Varcille, le grand-père Fradin ouvre la fragile barrière tandis que son petit-fils Emile se tient à l'écart, ainsi qu'on le lui a recommandé, errant à l'extérieur des fils barbelés.

Souriant et attentif, M. Pittard, professeur genevois, en bourgeron bleu, préside le groupe. Sévère, dans le même uniforme flambant neuf, visiblement tiré du même magasin vichyssois, M. Forrer, conservateur au musée de Strasbourg, oppose à l'inquisition de nos regards le visage fermé d'un savant qui ne veut plus rien savoir et qui s'efforce même d'oublier, par un suprême scrupule, qu'il a récemment prêché l'inauthenticité de Glozel. M. Bosch-Gimpera, insouciant et juvénile, semble n'avoir apporté de Barcelone que sa seule encoche pour tout bagage. Faute d'un costume de travail, c'est à son veston bien coupé que reviendra l'honneur d'essayer l'argile préhistorique. Touriste scientifique, venue d'Oxford par Gibraltar et les Eyzies (ses stations d'étude), miss Garrod n'a plus rien de féminin dans son bleu de petit méano, ni M. l'abbé Favret plus rien d'ecclésiastique dans sa combinaison d'aviateur. Voici encore M. Hamal-Nandrin, riche négociant belge, qui consacre à la préhistoire tous les loisirs que lui laissent les affaires. Quant à M. Peyrony, le célèbre instituteur préhistorien des Eyzies de Tayac, il cache sous un sarrau qui n'en est plus à sa première campagne l'autorité qu'il tient du ministre dont il est le délégué à Glozel. On sait que, depuis le 5 octobre, le gisement est en instance de classement.

Nous avons parlé de « champ de bataille ». L'étroit espace de mille mètres carrés qu'entourent les fils barbelés est parsemé de trous d'obus. Tout visiteur qualifié survenant à Glozel équivaut à un projectile. Il vient pour fouiller. M. Morlet, scrupuleux, lui offre de choisir son emplacement en toute liberté. Notre savant le désigne, naturellement, à égale distance des entonnoirs ou des tranchées existant déjà. Et ce a fait un entonnoir de plus. En mai dernier, j'étais venu accomplir ma part de ravages. Aujourd'hui, la fameuse tranchée Ouest, où nous récoltâmes six objets en trois quarts d'heure, est complètement effacée par l'avancement du front de taille. Peau de chagrin lamentablement rétrécie, le champ de Glozel risque de s'évanouir sous le piétinement des combattants. Qu'en restera-t-il après le bombardement de la commission d'enquête ?

PREMIER JOUR DE FOUILLES

Celle-ci, conduite par M. Morlet, explore les décombres. Voici la « fosse ovale » qui fut détruite dès l'origine : tombe ou four crématoire, mais non four de verrier. C'est physiquement impossible. Et puis, voici les deux tombes découvertes en juin. Seule, miss Garrod est assez mince pour introduire son buste seulement à l'intérieur de l'une d'elles.

A une heure et quart, le premier coup de pioche est donné sur le front de taille, large de 6 à 8 mètres, que choisit la commission et qu'elle va déblayer, en trois jours, sur une profondeur de plusieurs mètres.



Le mardi matin, dans la cour de ferme des Fradin, le suban qui scellait la tablette à la bêche a été rompu. M. Morlet, armé d'un scalpel, indique à M. l'abbé Favret comment il faut procéder pour dégager (en suivant les différences de coloration) l'écriture de la tablette, encore insuffisamment desséchée. D'en haut, de face, M. Forrer; à droite, assise, une cigarette aux doigts, miss Garrod. — Phot. Meurisse.

L'EXHUMATION ET LE NETTOYAGE D'UNE TABLETTE A INSCRIPTIONS



Relevé des inscriptions gravées en creux sur la tablette ci-dessus découverte par la commission.

La tablette est, ici, représentée dans la position qu'elle occupait lorsqu'on l'a retrouvée; un des côtés a été légèrement élargi par le couteau de M. l'abbé Favret lorsqu'il a découvert la trique.

Il ne faut pas être grand clerc pour constater l'étonnement des préhistoriens ayant à fouiller pour la première fois un terrain aussi monotone : 25 à 30 centimètres de terre végétale; au-dessous, 40 à 50 centimètres d'argile sableuse, de couleur jaune, où se trouvent tous les objets. Plus bas, le sol primitif.

Cette monotonie est un élément de clarté. La moindre discontinuité de la couche archéologique apparaît avec la netteté d'un trait sur un tableau.

Pour commencer, c'est une trace de foyer ancien (charbon de bois) qui retient l'attention des fouilleurs. Puis, c'est l'un de ces trous obliques et sinueux, de taupe ou de rat, dont le terrain est parsemé. On le suit jusqu'au fond qui est à 55 centimètres de la surface. Ce « tunnel » ne conduit nulle part.

Le premier objet est rencontré par l'abbé Favret.

— C'est un poinçon en os, déclare M. Forrer.

— Cassé, précise M. Pittard.

— La cassure est toute fraîche et doit provenir de nos outils. Attention ! Avançons doucement, ajoute M. Peyrony.

C'est la première leçon de choses qui dicte aux fouilleurs leur méthode : désormais, l'abbé Favret disséquera le terrain avec une minutie de chirurgien, ainsi que MM. Peyrony et Bosch-Gimpera. M. Hamal-Nandrin, aux coups de bêche un peu trop autoritaires, est prié de se spécialiser dans l'extraction de la couche végétale.

Ce poinçon demeure la seule trouvaille intéressante de la journée.

Pourtant, une pierre de granit provenant d'un éboulis de la colline, rencontrée juste au-dessus de la couche archéologique, nous procure certaine émotion. On la découvre lentement, en étudiant les diverses zones de terre qui l'enveloppent. Et l'on se rend parfaitement compte du phénomène de « condensation hygroscopique » en vertu duquel la terre, délitée, va s'ameublissant à mesure qu'on approche de l'objet.

La nuit tombe. La commission saupoudre de plâtre le front de taille et le cortège remonte la pente roide et glissante de Glozel.

— Ce poinçon est parfaitement fossilisé, confie spontanément, au docteur Morlet, M. Forrer qui, du même coup, se mord la langue.

L'objection de la conservation de l'os travaillé à Glozel, où les squelettes sont pourtant si rares, semble donc réduite à néant.

DEUXIÈME JOURNÉE

Dimanche, jour férié.

La matinée, à Glozel, menace de s'écouler en parlottes et va-et-vient autour des tombes, dans l'une desquelles l'abbé Favret, renouvlant au prix de contorsions héroïques l'exploit de miss Garrod, se glisse pour constater la présence de « signes », de « rainures » sur les parois.

A 11 heures et quart, M. Forrer, qui travaille côte à côte avec M. Peyrony, annonce : « Un galet ! » La commission se rassemble. L'objet tombé au fond de la tranchée est remplacé par M. Peyrony dans son gîte naturel. Tout le monde examine à son aise les conditions de la trouvaille. Aucune trace suspecte n'est relevée. L'abbé court laver au ruisseau cette pièce large d'environ 10 centimètres. On l'entoure. Une magnifique tête de cervidé, soulignée par une inscription de six lettres bien glozéliennes, apparaît.

— C'est un renne, constate le docteur Morlet.

— Ah ! par exemple, je ne m'attendais pas à trouver cela ici.

C'est M. Forrer, l'antiglozélien, qui, une fois de plus, nous confie l'évolution de ses sentiments profonds.

— Après tout, ajoute-t-il, il vaut mieux que *Saülus* devienne *Paulus*.

La prononciation « romaine » des *u* empêche, tout d'abord, l'assistance de comprendre. M^{me} Morlet réplique la première :

— Vous êtes donc sur le chemin de Damas!

On sent nettement que la conversion générale ne tient plus qu'à un fil. Mais ce fil sera constamment, patiemment maintenu incassé et, peut-être, incassable par deux alliés irréductibles, miss Garrod et M. Hamal-Nandrin, armés, l'une d'un scalpel incroyablement tatillon, l'autre, d'une loupe d'horloger visant au microscope.

Le second épisode de la matinée est encore plus caractéristique.

Dix minutes après la découverte du galet, M. Peyrony annonce une idole. L'objet d'argile molle se profile sur le front de taille avec la netteté d'une coupe anatomique. Son extraction ne va pas sans dommage. Il tombe en morceaux dans les mains de l'abbé Favret.

Comme supplément de contrôle, on décide d'extraire, en un seul bloc, la motte de terre qui l'emprisonnait. Pour cela, il faut trancher un faisceau de racines, et la motte est posée sur le talus de la tranchée où, nous le verrons demain, elle va laisser une trace curieuse de son passage.

La fouille de l'après-midi n'apporte rien de capital. Une seconde tranchée a été ouverte à l'autre extrémité du terrain. Avant la retraite, dans la nuit tombante, la commission demande que tous les assistants s'éloignent, afin d'établir certaines précautions de contrôle sur le front de taille.

TROISIÈME JOURNÉE

Dès la reprise des opérations, qui ne sont pas des hostilités, M. Peyrony explique les précautions de la veille.

— Hier, nous dit-il, mon couteau atteignait une zone de terre plus tendre quand la nuit tombait. Pressentant la proximité d'un objet et désirant attendre le jour pour continuer la fouille, j'ai demandé que l'on saupoudrât l'endroit d'une manière spéciale après l'avoir soigneusement repéré.

Rien de suspect n'ayant été relevé, M. Peyrony reprend sa fouille et met au jour deux petits objets (un poinçon en os et une pendeloque gravée).

Incident : un petit galet gravé est trouvé, sur le talus, à l'endroit précis où, la veille, avait séjourné la motte extraite de la tranchée. On ne fera pas état



La dernière journée de fouilles.

M. Forrer, debout, à droite (en chapeau melon), a dépouillé son sarrau, de même que M. Peyrony, à gauche (en béret) ; miss Garrod, de dos, au premier plan, ne les a pas encore imités. Pendant que notre confrère, M. de Varigny (au centre, second plan, stylo en main), prend ses dernières notes, le D^r Morlet (derrière M. Peyrony) écoute avec bonne humeur M. Forrer.

de cette pièce, bien que sa présence n'ait rien que de naturel : elle est évidemment tombée de la motte d'argile dans laquelle elle était insérée.

Enfin, le gros événement ! Vers 11 heures, M. l'abbé Favret signale une « brique » qu'il vient d'écarter. N'était sa couleur rougeâtre sur le fond jaune, l'objet ne pourrait se distinguer du sol environnant. M. Morlet

se propose de la dégager. Aucun préhistorien ne désirant assumer cette tâche difficile, le docteur se met au travail. Au bout d'un quart d'heure, on fait appel à Emile Fradin. De sa bêche horizontalement placée, le jeune homme cueille la brique à plat et la retire comme un boulanger défourne un gâteau fragile. La tablette, liée par des scellés à l'outil, attendra, prisonnière, qu'une dessiccation suffisante permette d'en révéler sans dommage l'écriture.

La détente des esprits et des visages est à peu près générale. Nier la correction d'une telle trouvaille équivaldrait à nier l'évidence.

— Il ne manque plus qu'un vase et un anneau de schiste, dit quelqu'un.

Le vase ne sera pas trouvé. Mais, vers 3 heures de l'après-midi, dans la seconde tranchée, M. l'abbé Favret découvre bel et bien l'anneau de schiste demandé, objet caractéristique de Glozel. Il est gravé de jolies têtes de capridés.

— Après cela, nous pouvons « remballer », déclare l'abbé.

C'est, en effet, l'avis de la commission qui décide d'arrêter là l'exploration du champ désormais célèbre de Glozel. M. Pittard, son président, légèrement fatigué, a d'ailleurs repris le chemin du retour, non sans avoir assisté à la découverte de l'idole.

CONCLUSION

La commission d'enquête a consacré la journée du mardi 9 novembre à la visite des collections de M. Morlet (à Vichy) et de M. Fradin (à Glozel). La visite du musée de Glozel fut suivie d'une cordiale tasse de café dans la grande salle de la ferme. Ce café, accepté à l'adieu, ne l'aurait pas été à l'arrivée.

Officiellement, la commission n'a rien communiqué et son rapport, dû à l'Institut d'anthropologie d'où elle émane, ne sera déposé qu'après une rédaction que la clarté des opérations n'empêchera sans doute pas d'être laborieuse.

Pour moi qui ai revécu, seconde par seconde, centimètre par centimètre, dans les gestes de travail de MM. Peyrony, Bosch-Gimpera, Favret, Forrer et Pittard, mes fouilles personnelles exécutées en mai, je ne puis qu'appliquer à Glozel la profonde et bergsonnienne formule de Charles Péguy : « Plus que mathématiquement sûr, ouvrièrément sûr. »

JEAN LABADIÉ.



Un pique-nique de la commission d'enquête, sur le terrain des fouilles à Glozel.

De gauche à droite : M. Hamal-Nandrin, M. l'abbé Favret, miss Garrod, M. Forrer, M. Peyrony, M. Bosch-Gimpera, M^{me} Forrer. — Phot. H. Besson.

X